

Une écriture singulière et collective

par France Théoret

Distingués invités, chers amis, chers membres de l'Académie, c'est un honneur d'entrer à l'Académie, de faire partie de cette assemblée d'hommes et de femmes dont les accomplissements sont reconnus. Je remercie les membres de cette Académie qui me reçoivent aujourd'hui. Je remercie mon amie Danielle Fournier pour sa présentation, que je qualifie ainsi, un beau texte intellectuel qui me touche de près. Et je remercie Louise Dupré qui a lu la présentation de Danielle avec générosité, de sa voix affirmée.

En 1999. Jean Royer m'a approchée, j'ai refusé de joindre les rangs de l'Académie. L'an dernier, j'ai répondu « oui » au courriel de Denise Desautels. Je me réjouis de votre accueil. L'Académie évoque des conversations, des échanges indispensables pour une vie d'écrivaine que je mène à ma table de travail.

Si des écrivains peuvent dire d'une voix unifiée l'expérience littéraire qu'ils ont tentée, je peux retracer mes débuts, le réseau des influences majeures, la difficulté de naître à l'écriture. Le mot « difficulté », dans son ambiguïté, a le sens positif de l'affrontement, de la nécessité de surmonter des obstacles. Il est aussi négatif, connotant ce qui est rempli d'embarras, de problèmes. Je ne me suis pas détournée de la négativité.

Le langage fait problème. Une réflexion critique m'accompagne chaque fois, pour chacun de mes livres.

Je tiens ma place quand j'écris. Je suis celle qui ouvre le langage, qui n'est pas dans la communication. Je travaille les mots, les expressions, le plus possible contre la doxa, les lieux communs, les clichés, sinon je prends ces matières linguistiques tels des objets de langage à déconstruire.

Innover dans l'écriture a été ma façon d'aborder la littérature. Ainsi, je croyais fermement qu'un langage neuf changerait la représentation, probablement la réalité sociale. À titre d'exemple, de nouvelles représentations des femmes transformeraient leurs situations.

Il a été possible de me reconnaître chez des écrivains, ce qui ne veut pas dire que je me suis identifiée à eux. Je me suis reconnue dans leur œuvre, sans qu'il me soit possible de commencer à écrire. Des écrivains, Antonin Artaud et Claude Gauvreau, ont été d'immenses influences. Ceux qu'on appelait les fous littéraires bouleversaient la Loi.

Ma participation au numéro *Automatistes* de *La barre du jour* en 1968 a été l'occasion de rencontres avec Claude Gauvreau. J'ai été et je demeure une adepte de *Refus global*. 1948 est une date de première importance dans l'histoire du Québec. J'écrivais peu, j'étais obsédée par le passage à l'acte d'écrire, sans savoir encore que lorsque j'écris, la langue ne me mène pas où je souhaite aller.

Avec un grand désir, sur le bout des doigts, ma rencontre avec l'équipe fondatrice de *La barre du jour* a été majeure. Nicole Brossard écrivait et discutait déjà éloquemment à la revue. Notre art littéraire se voulait avant-gardiste et détaché de ce que nos cours de littérature appelaient le « contenu » et la « signification ». Nous élisions la primauté de la forme et du signifiant, ce qui appelait un renversement décisif dans l'ordre du langage. Le langage parlait au langage, clôturait la réalité.

Le débat avec le formalisme se poursuivait. Pour plusieurs écrivains, la réalité, c'est le déchet. Je n'ai pas eu cette conception de la réalité, comme tout juste bonne à jeter à la poubelle, pourquoi pas la poubelle de l'Histoire, selon l'expression d'une époque.

En synthèse, le formalisme abolissait le référent au risque d'abolir l'écriture. L'écriture des femmes se joue à partir du référent. La représentation inclut le sujet femme. Mais je vais trop rapidement.

Il a fallu que je lise une écrivaine essentielle, Virginia Woolf pour imaginer l'écriture dans la plénitude du geste. À la parution de *La politique du mâle*, de la grande Kate Millett (qui vient tout juste de disparaître), ce livre d'une « révolution copernicienne », écrit le New York Times, je suis devenue féministe. Je prends une position intellectuelle et sociale. N'étant pas devenue féministe par révolte, plutôt par une réflexion, claire et précise, gardée en mémoire jusqu'à maintenant, j'ai imaginé une suite féministe en littérature.

Il a fallu un exil à l'étranger, une situation limite ou extrême, pour m'ouvrir au geste, à la pratique, au faire de l'écriture. Pour le dire sans détour, écrire était vertigineux.

Il n'y a rien de spontané dans le langage. Il n'y a rien de naturel dans le langage. J'ai éprouvé cela dès que j'ai commencé à écrire pour publier. Parler, lire, écrire, tout se fait par des apprentissages et en contexte social. Si écrire me donnait l'illusion extraordinaire d'une liberté impérieuse, le geste d'écrire n'a pas été et n'est pas davantage spontané. Le geste implique une lutte sans cesse recommencée et renouvelée avec le langage.

Je n'écrivais pas comme je parlais. J'ai imaginé qu'un jour je parviendrais à parler comme j'écris, mieux comme des écrivains écrivent. J'ai eu ce désir vrai et faux, aimé et encombrant, d'une parole qui accède au reflet de l'écrit. « Nous parlerons comme on écrit » m'a accompagné depuis l'enfance, un leitmotiv à l'encontre de toutes les réalités, un interdit. Je lis sans discontinuer. Je peux hausser les registres de ma parole.

L'écriture est un univers d'une grande richesse. Je n'avais pas, par cet entendement, la volonté de récuser le joul. Ainsi, j'ai beaucoup emprunté à la langue parlée dans mes premiers livres. Et j'ai constamment défendu l'usage du joul à l'époque où cette langue était contestée.

J'ai perçu, dès le début des années soixante-dix, qu'il y aurait une écriture au féminin. Notre révolution féministe (par ses revendications) possédait une réelle dimension littéraire qui reste à analyser. Appelées dans la rue à manifester pour le droit à l'avortement, contre les agressions et les violences sexuelles et bien d'autres choses, nous scandions ce qui était de l'ordre du sujet, du privé et du collectif.

C'était toujours le référent qui était en question. L'écriture ne peut pas vivre hors la représentation.

Avec le féminisme, les femmes commençaient à ne plus être des invisibles.

Ma perception du langage possède une double distance, celle de la femme et celle du Québec, la femme québécoise. Le langage n'étant pas naturel, nommer les distances, se situer s'avère une nécessité qui n'est pas égale à s'identifier.

Ce que j'ai écrit n'est pas ma carte d'identité. Être femme et Québécoise fait toujours question.

Je travaille la langue, et c'est politique.

De par mes lectures et mes rencontres, je concevais que l'écriture ressemblait à un soulèvement de la pensée. L'expression de la révolte des révoltées, la littérature devait être révolutionnaire. Il y avait là un versant de la pensée. Les lignes de fuite, les voix disséminées en train d'écrire étaient condensées au temps présent. J'avais le sentiment d'avancer, de progresser vers une existence habitable.

Notre révolution a eu son revers.

Je cite Lewis Carroll à propos des mots et leurs significations : « La question, riposta Heumpty Deumpty, est de savoir qui sera le maître... un point c'est tout. »

L'idéologie féministe, disait-on chez les intellectuels. Nous baignons toujours dans les idéologies, la globalisation, par exemple. Il faut penser les idéologies, c'est affaire d'essayiste, un genre littéraire pour une écrivaine politique.

Quand je m'exprime verbalement, des indices, si mineurs soient-ils, font surface. Mes premiers livres, *Bloody Mary* et *Une voix pour Odile*, évoquent une langue qui n'apparaît guère dans mes livres actuels. Parler et écrire ne sont pas du même ordre.

Je suis reconnue pour avoir écrit *Bloody Mary* et *Une voix pour Odile*, des textes de révolte féministe marqués par une langue orale. L'émotivité, qui n'est pas l'émotion bien cadrée, bien à sa place, s'étale de page en page.

En termes littéraires, ce n'est pas par naïveté que j'écris la négativité, la pulsion, la déraison, le préverbal, mais plutôt par nécessité de faire émerger ce qui a été refoulé par l'histoire patriarcale.

Ce qu'on dit, ce qu'on écrit à l'encontre de la négativité est tragique. Le triomphe actuel de la positivité est celui du « *great again* » et autres meilleurs pays du monde. L'écriture doit tout recommencer.

Ma voix singulière, à d'autres moments, voix individuelle réclamant l'anonymat, et encore, voix personnelle, celle d'un sujet, s'inscrit dans le collectif et le social.

Le savoir et la vie intellectuelle voilà ce que j'ai réclamé depuis mon adolescence. L'écriture et la pensée sont mes axes d'intérêt. Je ne crois pas qu'il existe une recherche pure, une écriture pure. J'ai conçu une écriture engagée, politisée pour aller à l'encontre de ma jeunesse.

Écrire, c'est s'enfoncer dans l'obscurité. Depuis une trentaine d'années, je suis une fervente lectrice d'Elfriede Jelinek. Je la cite : « Parce que j'ai cherché la protection dans l'écriture, cet être en chemin, la langue, qui dans le mouvement, la parole, semblait un abri sûr, se retourne contre moi » (*À l'écart*, conférence Nobel).

Ce que je comprends, ce que j'entends du geste d'écrire : la langue telle que je la manie lorsque j'écris peut se retourner contre moi. Je ne suis pas la maîtresse de la langue, qui peut me mener où elle veut, qui ne prend pas obligatoirement la direction que lui indique ma volonté.

Ce n'est pas une question de fraude, de trahison ou de trahison ou d'imposture. La langue obscurcit ce qui est dit alors que l'écrivaine appelle la clarté du texte.

Un constant débat se fait entre dire et ne pas dire. S'emparer de la complexité et avoir en tête la limpidité du texte.

Cette difficulté est la matière du débat. Je la prends et la réclame aussi, pour avoir le sentiment d'être une écrivaine qui œuvre dans la langue.

J'ai des idées, ce ne sont pas d'abord mes idées que je transmets dans la fiction. Longtemps j'ai eu le dessein, la perception sans doute d'avancer, de progresser. L'opacité actuelle me paraît plus violente. Le langage entre en concurrence avec les technologies et la globalisation.

J'ai passé beaucoup de temps à déchiffrer la société. Une contradiction impossible à résoudre travaille ce que j'écris. La représentation du féminin existe sur un mode mineur, toujours déstabilisée, toujours en train de se recomposer. L'extériorité, l'espace social introduit des données contradictoires, sans merci. J'ai entendu le chant des sirènes. C'était cela autrefois, ce n'est plus le même maintenant. La création littéraire demande une sensibilité affinée qui relève de la pensée. Il y a des découvertes venues de la littérature des femmes.

Je ne me risque pas à résumer ce qu'est la modernité de l'écriture des femmes. Ni ici, ni en d'autres lieux.

J'ai cultivé l'esprit de chapelle avec la modernité, cela n'avait pas à être autrement. L'existence de la modernité en dépendait, de même son influence.

Claire Lejeune, membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, opposait l'esprit d'atelier à l'esprit de chapelle. L'esprit d'atelier s'était révélé à Montréal, écrivait-elle.

Nous le percevons, le savoir se thésaurise, il y a alors les inclus et les exclus. Remettre en jeu le savoir pour que cesse la dépossession et l'asservissement traduit un esprit d'atelier. Il serait à démontrer qu'il n'y a pas d'opposition infranchissable entre l'esprit de chapelle et l'esprit d'atelier.

Cette histoire de la modernité n'a pas fini d'émettre des signes.

L'écriture est un acte solitaire, et je ne dirai jamais que je suis seule quand j'écris. Il faut dénoncer l'apathie en train de gagner sur la difficulté. Une société confortable distille un lent poison. Il en résulte la possibilité de détruire soi-même ce qui fait sa raison d'exister.

Ce n'est pas trop, je réclame une révolte continuelle, ce mouvement hors de moi qui a été à l'origine de ma volonté de connaissance.

Avec mes remerciements.

Maison des écrivains
19 septembre 2017